

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Louise, grande, belle, sombre, ma grand-mère



Par Anicke

Louise est née en 1898 à L'Étang-Salé sur l'île de La Réunion.

La maison, le jardin créole, le gâteau du dimanche. Les cours de dactylo pour des jeunes filles qui avaient quitté l'école, le bruit des touches, sa voix qui leur dicte en articulant des passages d'articles du journal local. La bassine pour se laver et laver le linge, les vêtements qui se repassent tout seul sous la paillasse, la boîte de lait sucré dans l'assiette avec un fond d'eau à l'abri des fourmis dans un petit garde-manger à l'abri des mouches. La cuisine à l'extérieur, l'eau et les toilettes aussi... Voilà les souvenirs de ces quelques mois passés chez ma grand-mère au Port, une commune sur la côte ouest de l'île. J'avais sept ou huit ans.

La petite maison de bois avait été construite avec les restes de la grande maison détruite par un cyclone qui n'avait pas laissé grand-chose. Faute de moyens, le mobilier était réduit à l'essentiel, la vaisselle aussi et ma grand-mère n'avait pas remplacé les fenêtres. Lorsqu'il pleuvait, on fermait les volets et on allumait la lampe à pétrole. Et moi je me sentais bien là.

Ce que j'aimais vraiment c'était son jardin. L'immense kapokier, ses fruits qui s'ouvraient en libérant une ouate blanche qui s'envolait à la moindre brise. Le girinbelle. Les caramboles au goût astringent. J'aime toujours les fruits acidulés comme la mangue verte. Les herbes folles, les orchidées, les bougainvilliers et dans des boîtes de conserves toutes sortes de plantes. Ces boîtes étaient les pots de fleurs des jardins modestes à La Réunion.

Avec les filles des maisons voisines, nous pouvions jouer dans la rue mais Louise était toujours inquiète. Elle avait peur de tout, surtout des gens qui parlent très fort. Moi aussi. Je tiens cela d'elle sûrement. Elle craignait toujours une bagarre.

Son mariage avait été mal accepté par sa belle-mère : elle n'était pas de la même classe sociale. Mon grand-père était instituteur. Mon arrière-grand-père aussi. Ma mère m'a raconté que lorsqu'elles étaient petites, ses sœurs et elle n'avaient pas le droit de cueillir les fruits dans leur verger. Elles devaient se contenter de ce qui était par terre. À la mort de son mari, ma grand-mère, encore jeune, n'a pas bénéficié de la mutuelle créée au début du xx^e siècle par son beau-père pour les veuves d'enseignants, « Le Franc au décès », une organisation solidaire et novatrice. Elle a élevé seule ses trois filles...

Lorsque je regarde mon jardin ici à Alençon, je pense à elle. Désordonné, farfelu, libre de tout alignement. Il est très proche du sien, plantes tropicales en moins. J'ai encore en mémoire la voix qu'elle avait, très douce, lorsqu'elle me disait : « *Mon enfant, mette un chapeau su vot tête, soleil lé fort* ».

